

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

SAGE-FEMME DES HAUTES TERRES

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Une femme juste
Le Regard de Jeanne
Le Sentier des âmes
L'Aiguière brisée
La Passagère de l'Espérance

JEAN-GUY SOUMY

SAGE-FEMME
DES HAUTES TERRES

Roman



À
vue
d'œil

© Les Presses de la Cité, 2025.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0859-3

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Pour Paule et Franck

1

Constance relève le col de sa limousine. Depuis plusieurs jours, un vent glacé balaye le Plateau. La jeune fille frissonne. Son regard, d'un vert qui ne se connaît pas au pays, court sur l'horizon où les monts enneigés d'Auvergne se fondent au crépuscule. Cette vision l'arrache un instant à l'inquiétude.

Un peu plus tôt, alors qu'elle était sur le point de prévenir son père et son frère que le souper était prêt, Constance a entendu frapper à la porte de la cuisine. « La Marie du Breuil est en chemin de famille, a

marmonné un gamin grelottant dans ses vêtements minces, les pieds nus dans des sabots sans paille. Ma mère y est déjà partie. » Constance a pâli. Marie, son amie d'enfance, est à terme. Hier encore, elle fagotait dans le bois des Bruges, ployant sous la charge, le visage blême, s'accommo- dant tant bien que mal de son ventre énorme. « Quand j'accoucherai, je veux que tu sois là, lui avait soufflé la jeune femme. Promets-moi ! »

Lorsque Constance est entrée dans l'atelier de menuiserie contigu à la maison, les deux hommes assem- blaient les panneaux d'une porte d'armoire. Elle a dit : « Le repas est prêt, mangez sans moi. » Avec cette autorité douce héritée de sa mère disparue six ans plus tôt, et que le

père comme le frère chérissent parce qu'ils y retrouvent l'expression d'un être cher. « Marie a ressenti les premières mouches, a ajouté Constance. Elle m'a fait appeler. Je ne rentrerai pas de la nuit. »

Elle a aimé les voir, tous deux immobiles, courbés sur l'établi, l'observant avec attention et tendresse. Comprenant qu'elle n'en dirait pas davantage, ils avaient repris leur ouvrage. Et elle était repartie, une odeur de tanin sur les lèvres.

Sur les contreforts du puy Bessou, Constance aperçoit bientôt les toitures des fermes du Breuil. Le hameau se blottit au pied d'une saillie qui le protège des vents. Une chapelle, au clocher-mur pris dans les ramures

d'un hêtre immense, veille sur les chaumières. Constance se dirige vers l'édifice et en pousse la porte. Elle sait que le père Lamazière, curé de la paroisse de Pérols, laisse toujours, par charité, quelques cierges au pied de l'autel.

Devant la longère où vit Marie, un homme, un seau à la main, s'en revient du puits. Constance reconnaît Jean, l'époux de son amie.

— Comment va-t-elle ?

— J'en sais rien ! On m'a demandé d'aller chercher de l'eau. Je ne peux rien faire d'autre...

Constance le regarde avec cet air qui fait dire à certains qu'elle peut se montrer hautaine. Alors que, tout au contraire, elle est ser-

viable, attentive, souriante. Sage. À dix-huit ans, elle est ainsi. Au lavoir, elle répugne à partager les médiancances et les indiscretions. Au cours des veillées, auxquelles elle se rend volontiers, elle reste discrète. Dans les fêtes de village, elle danse sans façon bien qu'on ne lui connaisse pas de bon ami. En cela aussi, elle apparaît différente.

Quelques-uns prétendent que cette bizarrerie tient à ce que Constance sait lire. Et même écrire et compter. Et que la hauteur depuis laquelle elle contemple le monde qui l'entoure est celle des livres. Ceux apportés par son père, dans sa malle où s'entassaient ses outils et quelques hardes quand il s'est marié au village vingt-quatre ans plus tôt. Mais aussi les ouvrages

qu'il achète aux rares colporteurs se risquant sur le Plateau et qui savent que la porte de son atelier leur est toujours ouverte.

Jean ne peut dissimuler sa gêne. Constance sait que Marie n'a pas choisi cet époux, qu'il lui a été imposé. Elle lui en a fait la confidence, peu de jours avant ses noces, les yeux brillants, la gorge nouée. Cette situation blesse Constance comme une injustice faite à elle-même. Comment se donner à un être qu'on voit depuis l'enfance dans de si faibles dispositions ? Pour lequel on n'a jamais eu la moindre curiosité ? Constance revoit une scène pénible, la veille du mariage : Marie pleurant devant ses parents qui tentaient de la raisonner. Il n'y avait rien eu à faire. La

jeune fille avait été échangée pour quelques terres mitoyennes, un tail-lis convoité depuis des générations. Une étable à demi en ruine.

L'époux frappe à sa propre porte. Une femme ouvre et le toise comme si elle était maîtresse en la demeure. Gardienne d'un lieu d'où les hommes sont exclus.

— Laisse le seau sur le seuil.

Jean s'exécute.

— Comment ça vient ?

La voisine, la première à avoir entendu Marie appeler quand elle a perdu les eaux, éclate de rire. Elle prend à témoin les femmes à l'intérieur.

— Dame ! On souffre davantage à faire sortir la créature qu'à l'y mettre !

Sous l'allusion, le mari baisse le front.

— J'attends dans la grange. S'il y a besoin, vous savez où je suis.

Constance connaît bien la salle commune de la maison. Mais ce soir, dans l'encadrement de la porte, c'est un univers étrange qui lui apparaît, peuplé d'une demi-douzaine d'ombres qu'elle peine à reconnaître. Un grand feu brûle dans la cheminée, des couvertures calfeutrent les fenêtres pour briser les courants d'air. Une botte de paille est posée, comme dans une étable, à même les dalles au sol. De l'eau bout dans l'âtre. Sur la table, des draps, des linges, de la charpie. Et, sortis d'un panier, des fioles, un lacet, une spatule, des ciseaux dont

l'acier des lames brille dans la lumière
des flammes.

— C'est toi, Constance ?

Une voix méconnaissable, montée
du lit.

— Oui, c'est moi, Marie.

— Entre, ma Constance. Entre vite.